

## LE PONTIFE

Le Père Harding inclina sa haute taille.

— Nous sommes à Mach 2, Très Saint Père. Impossible d'aller plus vite, vraiment. Prenez patience.

Et il s'assit lourdement. Très Saint Père ! Jamais Simon ne s'habituerait à ce titre ridicule. Il n'était le père de personne, hélas ; il n'était pas saint, oh non ! et très saint moins encore. Simon parviendrait-il à les défaire un jour de leur papolâtrie ? Il n'avait plus beaucoup de temps pour cela, il le sentait, et peut-être plus du tout. Il se força à sourire.

— Merci, Père Harding. Je vais prendre patience, vous avez raison. Et dormir un peu. Le voyage me semblera moins long.

Il allongea les jambes, cala confortablement sa tête sur le souple dossier et ferma les yeux. Peu lui importait la splendeur des nuages sous la carlingue, et l'océan vert qui scintillait entre leurs déchirures, dix mille mètres plus bas. Son angoisse se dissipait, à présent qu'il avait pris sa décision, et ces quelques heures de silence qui lui restaient, il voulait les savourer, car c'étaient les dernières de sa vie, selon toute vraisemblance.

Derrière ses paupières fermées, la nuit fut soudain hachée de cris rauques, d'abois et de jurons, et il sursauta, se dressa sur son châlit ; la porte du baraquement fut violemment poussée, des bruits de bottes et

des hurlements tirèrent de leur sommeil grelottant ses compagnons hagards qui sautaient à terre, enfilèrent leurs galoches, gémissant sous les coups de trique, serrant contre eux leurs minces blouses en loques, et sortaient en désordre dans la cour enneigée. Les projecteurs éblouirent Simon qui croisa ses mains devant ses yeux. Un ordre rageur lui fit vite prendre la pose : mains sur la tête, alignement impeccable, au cordeau. Dans son hébétude, il n'avait pas encore aperçu la potence, au milieu de l'immense cour noire, géométrique, terriblement fonctionnelle sous les lumières crues. Il se mit à trembler et regretta d'être au premier rang ; mais, à treize ans, il était parmi les plus petits, bien sûr. C'était sa dixième pendaison, depuis un an qu'il était ici, mais il ne s'y habitait pas. Et cette fois... Dieu ! Au bout de la courte corde, il distinguait un gros crochet de fer... qu'avaient-ils inventé encore ? Le silence régnait dans les rangs, et les dents de Simon claquaient si fort qu'il eut peur qu'on l'entendît. Le froid mordait ses jambes nues, ses pieds entortillés de chiffons dans les sabots usés, et il aurait voulu serrer ses bras contre sa poitrine pour se réchauffer un peu ; mais il avait les mains croisées sur son crâne rasé, et le vent glacé s'insinuait dans les manches de sa blouse, coulait jusqu'à ses épaules et ruisselait sur son ventre et son dos comme un torrent de glaçons coupants. Il sentait le vertige le gagner, et la faim le torturait deux heures plus tôt que de coutume ; il avait par instants l'impression d'avoir chaud, tant le froid le brûlait. Les minutes passaient, lentes, impitoyables – et le silence sur la cour noire de monde était pesant, comme celui qui précède un orage ou une effroyable colère. Les chiens même s'étaient tus et ne tiraient plus sur leur laisse.

Enfin les rangs s'ouvrirent, à gauche de Simon, mais il n'osa pas tourner la tête, et il ne reconnut Daniel que quand il fut à deux pas de lui, écroulé sur la neige où les coups de bottes l'avaient précipité ; il protégeait sa tête des crosses qui s'abattaient sur lui, mais Simon avait

eu le temps d'apercevoir la face tuméfiée, inondée de larmes, la bouche ouverte sur des cris que les hurlements des soldats étouffaient. Rudement, ils le remirent debout et le firent avancer vers la potence, le canon de leurs fusils dans les reins. Simon pleurait sans rien dire, et serrait les lèvres aussi fort qu'il le pouvait pour ne pas crier aussi, crier comme Daniel. Il ferma les yeux, et son cœur cognait si violemment contre ses côtes qu'il espéra qu'il allait mourir, là, tout de suite. Un hurlement de bête lui fit ouvrir les yeux, puis il y eut un terrible silence : Daniel pendait à la potence, mains liées derrière le dos, chevilles entravées, tête grotesquement renversée en arrière ; il tournoyait lentement la bouche ouverte, et Simon vit que le croc de boucher avait été planté dans sa mâchoire inférieure que le poids du maigre corps décrochait peu à peu. Il entendait les râles de Daniel, il voyait ses jambes squelettiques trépigner dans le vide, et puis s'arrêter, et il avait envie de courir à lui, de le prendre dans ses bras, de le soulever un peu pour apaiser sa torture. Il eut un élan, se reprit. Je n'aurai même pas la force... on me tuera avant que je l'atteigne... ou on me pendra comme lui. Rien à faire, rien ! qu'à fermer les yeux pour ne pas voir Daniel, seize ans ; Daniel, qui souriait toujours ; Daniel qui avait tenté de s'enfuir... Simon grelottait d'horreur, de froid et de faim, et il aurait voulu se boucher les oreilles comme il fermait les yeux, pour ne pas entendre les cris rauques de Daniel, que sa bouche disloquée, béante, rendait inhumains. Je vais devenir fou ; je vais me mettre à hurler, ou à rire, je vais me rouler dans la neige et la mordre. Ah, il ne faut pas ! Je suis Juif. J'ai mon Dieu, le Dieu de Daniel et de mon père. Il ferma les yeux plus fort, et les paroles millénaires résonnèrent dans sa tête : « Écoute, Israël, l'Éternel notre Dieu est l'Unique Seigneur... » Elles tournaient dans sa tête comme des grelots secs, et soudain il ne les comprenait plus. « Écoute, Israël... » J'écoute, Seigneur, mais je ne T'entends pas. Où es-tu ? As-Tu jamais été ? Les fumées des sacrifices et les prières montaient-elles vers un

ciel vide ? Il revoyait sa mère préparer toutes choses la veille du sabbat, et puis son père, au soir, devant le petit chandelier à sept branches, allumer pieusement les bougies, la tête couverte et les yeux graves, avant de prononcer la prière... Son père, sa mère – où étaient-ils ? Dans quel enfer comparable au sien ? Ou en paix déjà, peut-être, il le leur souhaitait, dans son désespoir, et il espérait en même temps les retrouver un jour. « Écoute, Israël... » J'écoute, Seigneur : Daniel râle affreusement, et chaque secousse de ses jambes maigres déchire un peu plus sa pauvre mâchoire. « Écoute, Daniel, l'Éternel nous est un bouclier... Il garde tous ceux qui l'aiment » – et, Daniel, comme tu l'aimais ! « Il est proche de ceux qui l'invoquent » – ah, Seigneur, nous sommes des centaines ici, à demi morts de froid, de fatigue et d'horreur, qui t'invoquons avec des larmes pour ton serviteur Daniel ! – « Il soutient ceux qui sont prêts à tomber, Il exauce les malheureux... » et y a-t-il, Seigneur, sous ta lune et ton soleil, plus malheureux que Daniel et que nous, ses frères, qui le regardons mourir ? « L'Éternel est notre rocher, notre forteresse, notre libérateur. » Ah, Seigneur, c'est le moment ! Étends ton bras, lance ta foudre, écrase ces soldats et leurs chiens, et qu'elles s'ouvrent enfin, les lourdes portes du camp ! « L'âme en Sa présence est rassasiée de joie... » Alors, Seigneur, Tu n'es pas ici, ou nous n'avons pas d'âme ; « joie » est un mot dont nous avons de longtemps oublié le sens. « Et c'est Lui qui est Dieu, il n'y en a point d'autre. » De cela, Simon fut sûr tout à coup : il n'y en a point d'autre, il n'y a pas de Dieu du tout. Les larmes gelaient sur ses joues bleues, et il aurait voulu glisser sa main dans celle de Moshe, près de lui, mais il fallait les tenir sur sa tête, et ses bras engourdis lui faisaient affreusement mal. Derrière lui, il y eut le bruit d'une chute dans la neige, et vite on se serra pour cacher l'évanoui aux yeux féroces des gardiens. Simon se demandait depuis combien de temps il était là. Daniel n'en finissait pas de mourir, et l'aube blanchissait le ciel, dévoilant les trous dans les rangs

impeccables. Il faut que je tienne bon, sinon ils me tueront. En vérité, Simon ne savait plus pourquoi il voulait vivre, au sein même de l'horreur ; il avait l'impression que l'enfant qu'on avait poussé à coups de crosse, cette nuit, pour regarder Daniel expier son amour de la liberté, était mort là, à cette même place où la neige s'était tassée sous ses sabots ; son Dieu lui avait lâché la main et s'était écroulé comme une idole creuse. Daniel enfin ne râlait plus, et Simon était devenu un homme.

\* \* \*

Il ouvrit les yeux, vit le visage de Sœur Rosalie qui souriait. « Votre médicament, Très Saint Père. » Il se redressa, aperçut par le hublot une côte encore éloignée – l'Amérique, enfin ! – prit sagement son remède, avec une ironie dans les yeux qui piqua la religieuse.

— Votre Sainteté a tort de ne pas croire à ce médicament... son cœur...

— J'y crois, ma Sœur, je vous assure. Je le prends, d'ailleurs : que demandez-vous de plus ?

Dans quelques heures, ma Sœur, sans doute ne serai-je plus là. Alors mon cœur, vous comprenez... Il lui rendit le verre vide avec un bon sourire et elle s'éloigna, une ride au front. Quand serait-il raisonnable ?

L'eau fraîche apaisa Simon et il reposa sa tête sur le dossier, fixant la terre, là-bas, très loin encore, mais qui s'approchait lentement. Il sourit, et Sœur Rosalie qui passait dans l'allée centrale en fut soulagée. Il apercevait dans le hublot le reflet d'un long visage fin, un peu flou, et il lui semblait voir une photo jaunie d'autrefois, le petit Simon Blumenstein dans l'échoppe de tailleur de son père, à Strasbourg, avec ses grands yeux bruns, son teint bistre, sa bouche mince, son nez busqué et la toison de boucles noires sur le front haut : un vrai petit

## L'EMBELLIE

Véronique s'étonna que la peur l'eût si vite quittée. Le Boeing survolait l'Atlantique scintillant sous le soleil, et elle regardait de tous ses yeux, suffoquée de tant de splendeur. Elle sourit tout à coup en songeant à sa trisaïeule : une pauvre femme, apparemment, dont elle ne savait pas grand'chose, sinon qu'elle était morte presque centenaire, et qu'elle avait refusé toute sa vie de prendre le train. Véronique s'était toujours sentie proche d'elle, par-dessus quatre générations, sur ce point précis : elle avait aussi sa phobie ; pas le train, bien sûr, mais l'avion, dont elle jurait ses grands dieux qu'elle ne le prendrait jamais. Et elle avait tenu parole. Sa vie peu agitée n'avait d'ailleurs jamais exigé qu'elle le prît ; et alors qu'elle projetait d'aller en Russie avec des amis – un voyage qu'elle ne réalisa jamais, comme tous les autres – elle avait dit en riant qu'elle partirait seule par le train, à l'avance, et qu'elle les rejoindrait à Moscou. Ils ne l'avaient pas crue ; et pourtant, c'est ce qu'elle aurait fait, sans hésiter.

Et elle était là, assise à dix mille mètres au-dessus de l'océan, elle, elle ! Elle cessa de sourire : « Mon Dieu ! Qu'a-t-il fallu pour que j'aie ce courage ! ». Et l'angoisse la reprit. Quarante-cinq ans. Belle encore, plus pour très longtemps, d'une beauté qui donne de plus en plus de mal, qui exige une lutte de chaque instant. Vingt-cinq ans de mariage, heureux malgré les crises et les traverses. Une vie professionnelle réussie. Deux enfants qui ont été joie et souffrance, mais qui n'ont plus

besoin d'elle à présent.

Le vide, un peu – le tournant. On s'efforce de ne pas y penser, on vit au jour le jour, sans illusions, on se raccroche à mille riens.

Et puis, sans préavis, on est terrassé un soir, brutalement. Et le verdict tombe : infarctus. On se remet debout, peu à peu, la vie reprend comme avant, en apparence ; mais fêlée à jamais.

Quand la seconde attaque survient, on avait beau s'y attendre, c'est l'affolement. « Cette fois, c'est la fin ». Et puis non. On sort à nouveau du tombeau. On part en convalescence, seule pour la première fois, de longues semaines. Quand on revient, on n'est plus la même, et les autres aussi ont changé. Ils ont vécu sans vous, et on sent bien que, le premier désarroi passé, ils s'en sont bien tirés ; ils ont organisé leur vie, ça tournait bien ; que c'est tout juste si votre retour ne les dérange pas. Et puis ils sont soudain trop gentils, trop patients. « Suis-je donc si atteinte ? »

Au fond, elle a eu de la chance. Tout cela est arrivé juste au moment où elle commençait à se détacher sérieusement de la vie, sans secousse, très progressivement ; à avoir l'impression qu'elle en avait parcouru la meilleure part ; à n'en plus attendre grand'chose, maintenant : des petits-enfants, peut-être... oui ; mais pas avant longtemps, à l'évidence. Un nouvel amour ? Elle était profondément fidèle, et puis, à son âge... non, c'était trop tard, et trop bouleversant. Alors ? Rien à espérer que la vieillesse insidieuse, les deuils et la mort. Tout cela très lent, étalé sur de longues années. À quoi bon ? Partir en beauté, laisser un souvenir heureux, et des regrets... Elle en rêvait, parfois, puis haussait les épaules, reprise par la vie, ou l'habitude de vivre ; mais elle s'accoutumait ainsi à la mort, insensiblement, confortée par le soupçon qu'elle n'ouvrait pas sur le néant, mais sur une autre vie, la vraie, sans doute.

Et à présent, la mort était là, qui l'avait touchée deux fois déjà, et ne lui avait fait grâce que pour peu de temps, elle le savait. Toute sa

préparation intérieure ne lui avait d'abord servi de rien : elle avait connu l'hébétude, la terreur abjecte, l'espoir fou ; puis l'apaisement, l'acceptation – bientôt noyés à nouveau sous de hautes vagues d'horreur et de révolte.

Elle était gravement atteinte, elle le savait ; l'attitude de ses proches aurait suffi à l'en persuader, l'eût-elle ignoré. Elle avait dû renoncer à son métier, aux sorties, aux veilles ; on prévenait ses moindres désirs, on lui évitait toute fatigue, toute émotion ; on lui cachait tout. Elle vivait désormais dans un monde souriant, ouaté, où tout semblait facile, et les siens avaient accroché sur leur visage des masques qui l'angoissaient plus que tout le reste. Elle aurait voulu parler de la mort, de sa mort ; on le lui refusait. « Mourir ? Quelle idée ! Qui parle de ça ? » Personne, justement. Elle se sentait plus seule au milieu d'eux que vraiment seule.

\* \* \*

Ce matin-là, il y eut une étrange convergence de petits faits, qui au début lui échappa, puis la surprit. La femme de ménage téléphona : son fils était malade, elle ne viendrait pas aujourd'hui. Puis ce fut son mari, qui ne rentrerait pas déjeuner, exceptionnellement. Un peu inquiète, elle appela sa belle-mère, qui lui répondit d'une voix dolente qu'elle avait la grippe, était couchée. Déconcertée, vaguement prise d'angoisse, elle prit ses médicaments, déjeuna, fit sa toilette. Devant sa glace, elle se trouva belle soudain ; la maladie l'avait amincie, creusé un peu ses joues, agrandi ses yeux ; elle se sourit, reprise par la vanité de sa jeunesse. Un bain, un shampoing, une mise en plis – la matinée passa ainsi, presque gaie. À midi, elle se maquilla légèrement, ce qui ne lui était plus arrivé depuis longtemps, se sourit encore, et alla croquer une pomme.

Puis s'assit soudain, désespérée devant cette longue plage vide de

l'après-midi ; elle écouterait des disques, lirait, écrirait à sa mère... et ensuite ? Son cœur s'accéléra tout à coup, et elle eut peur. « Je vais mourir ici, seule ; ils me trouveront ce soir. »

Une espèce de fureur la prit alors. « Vais-je passer le peu qui me reste à vivre dans ces angoisses de chaque instant ? me traîner précautionneusement du lit au fauteuil pour mieux prolonger mon agonie ? Est-ce vivre ? » Elle se redressa, se considéra longuement dans la haute glace du salon, avec toujours cette sorte de colère. « J'en ai assez ! assez de vivre suspendue à ce muscle malade de quoi je dépends désormais, et qui peut m'envoyer ad patres à chaque instant ! »

Soudain, elle alla vers son placard, choisit soigneusement un tailleur, des chaussures, et s'habilla pour la première fois depuis longtemps. « Tant pis, je sors. Autant mourir au soleil, dans la rue, au milieu des voitures, des vitrines et des passants. » Une pensée la retint : le scandale, l'attroupement, l'ambulance... « M'en fous. Je ne serai plus là. Qu'ils se débrouillent. » Cette idée la fit rire. Elle se sentait légère soudain, détachée de tout, même de sa mort ; prête à jouir de tout aussi, du beau temps, des arbres, des bruits de la rue.

Elle prit son sac, se dirigea vers la porte et se surprit à fredonner l'air de samba que jouait la radio. « La radio ! j'ai oublié de l'éteindre. » Elle revint jusqu'à sa chambre, marchant au rythme brésilien, souriante, légère sur ses hauts talons. Avant de tourner le bouton, elle prêta l'oreille aux paroles, un instant.

« Je veux mourir sous mille étoiles,  
Je veux mourir au Carnaval... »

Elle en fut frappée (pensa : « en plein cœur », sourit) et se rassit. Une autre chanson l'agaça et elle éteignit la radio, surprise par le flot mêlé de pensées, de désirs et de rancœurs qui l'envahissait. Elle se mit à l'écoute de tout cela, essaya de faire le tri, s'embrouilla. Son cœur battait plus vite, mais elle n'y prêtait plus attention.

Soudain, elle se leva, prépara une valise, emplit son portefeuille de billets, vérifia qu'elle avait sa carte bleue, et fila vers la porte. Au dernier moment, elle se ravisa, prit un papier, hésita longuement, puis griffonna quelques mots. « Ne vous inquiétez pas. Je vais mourir ailleurs. Je ne suis pas folle, rassurez-vous. C'est mieux pour vous aussi. Merci pour tout. Vous aurez de mes nouvelles en temps utile. » Elle hésita encore, se reprochant la sécheresse du billet, mais incapable d'ajouter quoi que ce soit, pas même « je vous aime ». Elle en fut contrariée, fronça les sourcils ; vingt-cinq ans de vie commune avec les uns et les autres, et n'avoir pas plus à leur dire ! Avait-elle donc tant changé ? ou s'était-elle leurrée un quart de siècle sur ce qui la liait à eux ? Incroyable... Elle se secoua, signa le billet et s'en fut.

Dans le taxi qui l'emmenait à Roissy, elle s'enchantait de tout, des rues traversées, du soleil – ivre de liberté : car elle s'avisait soudain qu'à quarante-cinq ans, elle n'avait encore jamais su ce qu'était la liberté. « Il serait temps de m'y mettre ! » Au fur et à mesure qu'elle s'éloignait de sa maison, de sa ville, elle se sentait plus légère, comme si à chaque tour de roue elle eût abandonné une vieille dépouille ; plus de famille, plus de métier, plus d'amis, plus d'obligations. « Il n'y a plus que moi. Inouï ! Je ne me suis jamais occupée de moi... les autres, toujours les autres ! » Elle avait envie, immensément, d'être égoïste. « Après tout, j'en ai le droit. Je leur ai tout donné, durant vingt-cinq ans. Quoi qu'il me reste à vivre, à présent, c'est à moi. Seule. » Elle s'assombrit. « Je ne serai pas égoïste longtemps. »

Fébrilement, elle arracha une page de son agenda, y écrivit en grosses majuscules : « En cas d'accident, prière de prévenir... » – plaça la feuille dans son sac, contre son portefeuille, puis, rassurée comme si elle avait fait désormais pour eux tout ce qui était en son pouvoir, elle descendit du taxi et fila vers l'aéroport.

Elle pensait : « Folle ! je suis folle ! », mais n'arrivait pas à se sentir coupable. « À partir de maintenant, tout ce que je verrai, entendrai,